



TITRE: CATHERINE GRAVET (DIR.) (2025), *CHRONIQUES LANGAGIÈRES À LA BELGE*, MONS, ÉDITIONS UNIVERSITAIRES DE L'UMONS, COLL. « TRAVAUX ET DOCUMENTS, 15 ». [ISBN : 978-2-87325-804-7]

TITLE: CATHERINE GRAVET (DIR.) (2025), *CHRONIQUES LANGAGIÈRES À LA BELGE*, MONS, ÉDITIONS UNIVERSITAIRES DE L'UMONS, COLL. « TRAVAUX ET DOCUMENTS, 15 ». [ISBN : 978-2-87325-804-7]

AUTEUR: MARIE STEFFENS, UNIVERSITÉ D'UTRECHT/UNIVERSITÉ DE LIÈGE

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 23 - NON SOLO PAROLE [NOT JUST WORDS]

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

ANNÉE: 2026

PAGES: 213 - 218

ISSN: 2369-6761

URI: [HTTPS://HDL.HANDLE.NET/11143/25217](https://hdl.handle.net/11143/25217)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/25217](https://doi.org/10.17118/11143/25217)



CET OUVRAGE EST MIS À DISPOSITION SELON LES TERMES DE LA LICENCE CREATIVE COMMONS [ATTRIBUTION 4.0 INTERNATIONAL](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

Catherine Gravet (dir.) (2025), *Chroniques langagières à la belge*, Mons, Éditions universitaires de l'UMons, coll. « Travaux et documents, 15 ». [ISBN : 978-2-87325-804-7]

Marie Steffens, Université d'Utrecht/Université de Liège

Marie.Steffens@uliege.be

À l'origine de cette étude des *Chroniques langagières à la belge* éditée par Catherine Gravet se trouve l'édition 2023 du séminaire sur l'enseignement de la grammaire organisé annuellement à l'Université de Mons, qui rassemble sur ce thème des chercheurs belges mais aussi internationaux. Du Père Deharveng à Anne-Catherine Simon, en passant par Grevisse, Goosse, Baiwir, Doppagne, Cléante, Franquin (!) et Francard – souvent cité mais ne bénéficiant malheureusement pas d'un article dédié –, les six contributions retracent dans l'ordre chronologique plus de 100 ans d'histoire de la chronique langagière en Belgique francophone, essentiellement dans la presse écrite.

La préface de Jean-Marie Klinkenberg intitulée « L'égrevisse aux pinces d'or » donne le ton de l'ouvrage, original et d'une belgitude assumée au sein d'une francophonie qui reconnaît de plus en plus sa diversité. Les répercussions sociales des normes linguistiques sont au cœur des questionnements tant des chroniqueurs étudiés que des chercheurs, qui ouvrent la porte à un usage plus décomplexé et plus libre de la langue, avec en toile de fond l'enjeu de son enseignement et de son appropriabilité toujours en filigrane des débats sur la norme.

Quant à la norme du français, les Belges occupent une position ambivalente : toujours dans le sillage de leur puissant voisin, lui reconnaissant encore un certain prestige et un peu d'autorité, ils contribuent aussi largement à définir la norme à l'échelle francophone, Grevisse et Goosse en tête. Cette ambivalence rend particulièrement pertinente l'étude de la perspective belge représentée dans les chroniques langagières de presse, lieu par excellence de la discussion publique sur la norme.

Retracer les usages au fil du temps

Si la chronique de presse est un exercice fondamentalement ancré dans un espace-temps particulier, l'un des intérêts de redécouvrir et d'examiner d'anciennes chroniques est de reconstruire les usages en cours au moment de l'écriture.

Comme l'*Appendix probi* reflète en le critiquant le *sermo quotidianus* latin du début de l'ère chrétienne, les chroniques langagières étudiées permettent de reconstituer l'évolution des normes mais aussi des pratiques du français parlé en Belgique sur plus d'un siècle.

C'est selon une approche philologique de ce type, qui fait écho à celle du Père Deharveng qui les documente, que Michel Berré met en lumière et commente les usages orthographiques du début du 20^e siècle (pp. 18-46).

La même démarche anime les chroniques *Façons de parler* d'André Goosse. Bénédicte van Gysel (pp. 100-121) montre en effet tout le travail scrupuleux de documentation des usages effectués par Goosse pour en donner un panorama, les comparer, puis choisir et promouvoir le ou les bon(s). Le grammairien multiplie les ressources documentaires pour étayer ses recommandations et nourrir la discussion sur l'usage et sur la norme, avec un grand souci pragmatique tenant compte de la situation de communication et de l'éthos des interlocuteurs.

L'intérêt documentaire des chroniques est particulièrement prégnant en ce qui concerne les belgicisms, qui n'ont pas toujours été répertoriés dans les ouvrages de référence français. Cet intérêt est souligné par l'étude de Franz Meier (pp. 122-147) sur 60 ans de chroniques (1954-2010) dans *Le Soir*, par trois chroniqueurs différents, Philippe Baiwir, Albert Doppagne et Cléante, dans 353 chroniques. L'analyse montre la grande diversité des arguments mobilisés pour condamner les belgicisms, mais aussi une évolution claire des positions sur leur admissibilité, suivant la voie ouverte par Grevisse, qui valorise les particularités du français de Belgique, qu'il défend contre les critiques puristes.

L'évolution des points focaux

Au-delà du témoignage qu'elles offrent sur les pratiques langagières de leur temps, condamnées ou promues, les chroniques permettent aussi de voir évoluer les centres d'intérêts de la société pour les questions de langue.

Si la contribution de Michel Berré se concentre sur l'orthographe, celle-ci occupe en réalité une place assez marginale dans l'ensemble des chroniques du Père Deharveng. Sur les six années de publication dans *La Jeunesse* (1920-1926), Deharveng ne consacre qu'une seule chronique entièrement à l'orthographe, publiée le 19 juillet 1923, et motivée par des erreurs relevées dans les copies de ses élèves, qu'il juge suffisamment choquantes pour justifier une intervention. Les autres références à l'orthographe sont dispersées et souvent brèves. Ces interventions, bien que ponctuelles – Deharveng préférant insister sur la clarté de l'expression et la maîtrise du style – reflètent une préoccupation pour la norme et une volonté de transmettre une orthographe « traditionnelle », perçue comme un marqueur social et éducatif.

De façon plus systématique, le relevé que propose Élisabeth Castadot (pp. 68-99) des thèmes abordés dans les 54 premières chroniques *Plates-bandes du grammairien*, publiée par Maurice Grevisse dans *Le Moustique en 1949-1950*, montre une prédominance des questions liées aux accords grammaticaux. Cependant, certaines chroniques se distinguent par leur modernité, notamment celles qui abordent la féminisation des noms de métiers. Dès 1950, Grevisse adopte une approche progressiste sur la nécessité d'adopter des appellations féminisées, mais s'interroge sur les moyens d'y parvenir : féminisation qui ne fait plus débat pour *préfète*, proposition osée de *consulesse*, refus de l'article féminin devant un nom masculin comme dans *la professeur*, proposition d'ajout de *femme* devant les noms de métiers en *-eur* que Grevisse considère comme difficiles à féminiser (ex. *ingénieur*). L'intérêt de Grevisse pour ces questions témoigne d'une ouverture à l'évolution de la langue et d'une sensibilité aux enjeux de genre, bien avant que ces questions ne deviennent centrales dans le débat public sur la langue. Grevisse y démontre une volonté de concilier rigueur grammaticale et adaptation aux usages sociaux.

Quant aux contenus, les chroniques d'André Goosse se distinguent en raison de leur caractère essentiellement dialogique et épistolaire : Goosse choisit ses sujets en fonction des questions qu'il reçoit de ses lecteurs, de l'actualité linguistique, ou des sorties d'ouvrages de référence. Cette approche rend ses chroniques nécessairement épisodiques et disparates, mais aussi très ancrées dans les préoccupations concrètes de son public. Van Gysel souligne que chaque chronique traite souvent de plusieurs questions à la fois, reflétant la diversité des interrogations linguistiques de ses correspondants. Goosse y déploie une pédagogie attentive, expliquant les règles avec clarté tout en nuancant ses réponses par des exemples tirés de la littérature ou de l'usage contemporain. Cette méthode, à la fois interactive et rigoureuse, fait de ses chroniques un espace d'échange et de réflexion sur la langue, où la norme est constamment confrontée à la pratique.

Le chapitre consacré par Olivier Sauvage (pp. 166-183) à Anne-Catherine Simon met en valeur la diversité des thèmes qu'elle aborde, couvrant tous les domaines de la linguistique, mais aussi des questions de sociolinguistique. Ses chroniques, publiées dans *Le Soir*, se caractérisent par une grande réactivité à l'actualité, qu'il s'agisse de débats linguistiques contemporains, de polémiques médiatiques, ou de l'évolution des usages. En cela, elle perpétue et renouvelle, dans la ligne de Michel Francard, la tradition des chroniques langagières belges, en y intégrant une dimension critique et réflexive sur les enjeux sociaux et culturels de la langue, qui encourage les lecteurs à « penser par eux-mêmes » et à prendre conscience de leur agentivité sur la langue.

La chronique comme genre

Miroir des débats linguistiques et des enjeux identitaires, notamment en Belgique francophone, illustrant l'évolution des mentalités face à la langue, la chronique langagière est un genre discursif à part entière, caractérisé par sa brièveté, sa périodicité, et son ancrage dans l'actualité linguistique et sociale, tel que défini par Wim Remysen, immanquablement cité.

L'un des intérêts majeurs de l'ouvrage est de mettre en évidence, dans chacune de ses six contributions, la dimension sociologique des chroniques, en prenant en compte la personnalité des auteurs, le public cible et son rôle d'interlocuteur actif, la presse comme médium et, plus généralement, les conditions de production et de diffusion des chroniques. Ainsi, par exemple, les riches annexes à la première contribution (pp. 47-67) replacent les textes de Deharveng dans leur contexte de publication en présentant la revue *La Jeunesse* en détail, offrant un éclairage sur le lectorat visé, les objectifs éditoriaux, et l'environnement intellectuel et social dans lequel ces chroniques ont vu le jour. Ces annexes permettent de mieux comprendre les choix de Deharveng, ses priorités, et les attentes de son public, enrichissant ainsi l'analyse des chroniques proprement dites.

La chronique langagière est par définition un texte court, ce qui limite la possibilité de développer une réflexion approfondie en un seul article. Cependant, chez Deharveng, le volume de ces chroniques totalisent plus de 1 300 pages une fois regroupées. Cette contrainte de brièveté oblige les chroniqueurs à aller à l'essentiel, tout en leur permettant de couvrir une grande variété de sujets au fil du temps.

L'un des aspects les plus marquants de la chronique langagière est sa dimension interactive. Cette interaction crée une relation de proximité entre le chroniqueur et son public, renforçant l'impact des chroniques et leur pertinence. Cette dimension dialogique permet également aux chroniqueurs de s'adapter aux attentes et aux besoins de leur lectorat. En choisissant des questions en fonction des centres d'intérêt de leurs lecteurs ou de l'actualité, ils rendent leurs chroniques plus accessibles et plus engageantes. Ainsi, la chronique langagière n'est pas seulement un texte prescriptif ou descriptif, mais aussi un espace d'échange et de débat, où la langue est à la fois objet d'étude et outil de communication.

Enseignants, hommes de lettres ou linguistes, la formation et la personnalité du chroniqueur ou de la chroniqueuse joue un rôle déterminant dans le ton et le contenu des chroniques. Cette diversité de profils influence la manière dont ils abordent les questions linguistiques : certains privilégient une approche normative et prescriptive, tandis que d'autres adoptent une perspective plus descriptive et analytique. Les chroniques analysées montrent comment les auteurs, souvent des figures d'autorité dans le domaine des sciences du langage, ont tenté de guider, corriger ou influencer les pratiques langagières de leurs contemporains.

La spécificité de ce genre, si bien identifiée par le public, lui permet de faire l'objet de parodies, comme le montre l'analyse d'Olivier Odaert et Stéphanie Delneste (pp. 148-165) qui présentent un article original sur les chroniques langagières parodiques de Franquin. À travers son personnage de Gaston Lagaffe, Franquin moque les chroniques langagières en reprenant leur structure typique : « Ne dites pas... mais dites... ». Cette parodie, en plus d'être humoristique, révèle la familiarité du public avec le genre et son rôle normatif. Franquin, en détournant les codes de la chronique, met en lumière l'arbitraire de certaines règles linguistiques et la rigidité des prescriptions, tout en soulignant l'aspect

parfois moralisateur de ces textes. La parodie devient ainsi un outil critique, permettant de questionner l'autorité des chroniqueurs et la légitimité des normes qu'ils défendent.

En résumé, entre « sérieux et légèreté » (p. 170), cet ouvrage, comme les chroniques qu'il met en valeur, montre comment les chroniques langagières révèlent les tensions entre norme et usage, entre prescription et description, et entre identité linguistique belge et influence française. La belgitude de ces chroniques se manifeste par leur ton bienveillant, leur ancrage local, et leur capacité à naviguer entre norme et variation. Le passage d'une approche prescriptive (début XX^e siècle) à une vision plus descriptive et inclusive (XXI^e siècle) permet aux chroniques de continuer à jouer un rôle-clé dans la réflexion sur la langue, notamment face aux défis posés par les nouveaux médias et la diversité linguistique. L'ouvrage coordonné par Catherine Gravet, aussi éclairant qu'agréable à découvrir, invite également à poursuivre l'étude des chroniques contemporaines sur d'autres médias (blogs, podcasts) pour comprendre leur impact sur les pratiques linguistiques futures.